DU 5 AU 25 JUILLET 2021

Direction Olivier Py | festival-avignon.com

REVUE DE PRESSE

VIVE LE SUJET !

AVEC LA SACD

7 8 9 | 11 12 13 ET 18 19 20 | 22 23 24 JUILLET

JARDIN DE LA VIERGE DU LYCÉE SAINT-JOSEPH

FESTIVAL D'AVIGNON

PRÉSENCE PRESSE

Vive le sujet ! Série 1

Nom	Prénom	Support
PRESSE ÉCRITE NATIONALE		
LE ROY	TIPHAINE	LA SCENE / PICCOLO / THEATRE(S)
BAVELIER	ARIANE	LE FIGARO
SALINO	BRIGITTE	LE MONDE
NOISETTE	PHILIPPE	LES ECHOS
BEAUVALLET	EVE	LIBERATION
DIATKINE	ANNE	LIBERATION
BOUCHEZ	EMMANNUELLE	TELERAMA
GAYOT	JOELLE	TELERAMA

PRESSE ÉCRITE INTERNATIONALE		
ZANETTA	JEROME	SCENES MAGAZINE (SUISSE)

RADIO NATIONALE		
FIORILE	THIERRY	FRANCE INFO "LES JOURNAUX"

RADIO INTERNATIONALE		
EYGUESIER	JEAN-LUC	TV5 MONDE (FRANCE)

PRESSE DIGITALE NATIONALE		
BORDERIE	OLIVIER	AOC
DAVID	GWENOLA	ARTCENA
SERAFINI	EMMANUEL	INFERNO / L'ECHO DES PLANCHES
FREGAVILLE	OLIVIER	L'OEIL D'OLIVIER.FR
BIGOT	MICHELE	MADININ'ART.NET
CONFAVREUX	JOSEPH	MEDIAPART
HELUIN	ANAIS	SCENEWEB
BLAUSTEIN	AMELIE	TOUTELACULTURE.COM
CHAZELLE	AUDREY	VENTILO

QUOTIDIENS

Libération

17 JUILLET 2021
Quotidien
OJD : 93 781

Dans la pièce, le sculpteur transforme le conteur en homme de pierre. PHOTO CHRISTOPHE RAYNAUD DE LAGE

Le minéral et le génital

Dans l'enchanteuse pièce «Nos cœurs en terre», le dramaturge-comédien David Wahl et le sculpteur Olivier de Sagazan, à tendance performeur, se réunissent sur scène tout en lasciveté pour raconter notre relation à la pierre.

Par
ÈVE BEAUVALLET
Envoyée spéciale à Avignon

Qui d'autre que David Wahl et sa géniale incongruité, qui d'autre que ce conteur drogué à la poésie souterraine de l'histoire des sciences pour dénicher pareille histoire? Lui, dont la tête est habitée d'animaux naturalisés et des plus invraisemblables cabinets de curiosité, lui qu'on écouterait des heures au coin du feu nous parler de l'usage dépurateur des porcs dans les villes médiévales, nous rappelle ici, dans le petit écrin du Jardin de la Vierge du lycée Saint-Joseph à Avignon, qu'au XVII[e] siècle existait un médecin génial nommé Pierre Borel. Et que ce monsieur a largement anticipé nos passions d'aujourd'hui pour l'écologie et l'extension des frontières du vivant.

«MUD PORN»

Il considérait la Terre comme un organisme, voyait les fleuves comme son réseau sanguin, les montagnes comme son squelette et la terre comme sa chair. «*Il disait que c'est d'elle que nous tirions notre existence, que nous étions en interaction avec elle, qu'elle nous portait et nous soignait.*» Il s'émerveillait plus particulièrement de formations rocheuses ressemblant étrangement «*à des paires de couilles, avec une longue verge qu'on jurerait en érection, et qu'il appelait de façon enthousiaste les "priapolithes", en hommage à Priape, le dieu bien membré.*» Pierre Borel, voyant la vie partout, exposait ainsi ce qu'il considérait comme les «*organes génitaux du règne minéral*». On n'avait pas vu venir le glissement de registres, mais voici que de Pierre Borel, David Wahl nous entraîne maintenant avec entrain vers le *mud porn* (de *mud*, la «boue») et ce fétichisme appelé «salirophilie» qui consiste à saloper son partenaire pour le rendre plus attirant. Et l'on a comme un pressentiment, puisque le conteur, pour son enchanteuse nouvelle création, s'est justement choisi un partenaire muni de trois bacs d'argile.

Voici pour l'introduction du spectacle. Et que la fin est jolie et émouvante, avec ces spectateurs qui se lèvent d'un seul bloc pour applaudir *Nos cœurs en terre*, serrant précieusement dans leurs mains, en sortant, le petit caillou déposé sur leur siège en début de représentation! C'est qu'il est rare de voir les deux, sous nos yeux, à l'état de fusion: le cœur et la terre, l'esprit et la matière, le docte et le rire, réunies aujourd'hui dans un petit récit géologique, forant l'histoire immémoriale des pierres pour nous rappeler que le minéral est bien vivant et que son aventure est extraordinaire.

«GRAND-MÈRE FEUILLAGE»

Dans le rôle du corps et de la matière, le sculpteur Olivier de Sagazan avec son allure sauvage et incandescente de fouine qui viendrait de dévaster un poulailler. Dans le rôle de l'esprit et des lumières, David Wahl, donc, avec toute la noblesse du maître hibou émerveillé par les humanités. Leur duo sensuel et savant parcourt une petite heure durant la fantastique aventure de leur union et l'hilarante épopée de leur fusion. L'un est taiseux et renfrogné, l'autre est frappé de logorrhée. Leur accouplement n'est pas évident. Le premier cherche-t-il à faire taire le second en le recouvrant entièrement d'argile? Ou à le faire naître puisque c'est avec de l'argile que Dieu aurait sculpté Adam?

Entre-temps, entre gang-bang de fossiles et poésie de la calcification, et tandis que Wahl se transforme peu à peu en «Grand-mère feuillage» sous les mains de son compagnon, un autre couple s'est progressivement formé sur scène, et c'est bien ce dernier duo d'amants qui déchaîne autant les passions du public. C'est celui, très organique, de la forme et du fond, car le récit s'accomplit ici en mots mais aussi en actes, à mesure que le sculpteur transforme le conteur en homme de pierre palpitant. C'est une union qui avait sans doute manqué à David Wahl dans sa précédente pièce, *le Sale Discours*, où on l'applaudissait avec enthousiasme comme auteur et comme «causeur», mais pour laquelle il s'était peut-être trompé de metteur en scène. Celle qui apparaît cette fois au générique, aux côtés des deux performeurs, s'appelle Gaëlle Haüsermann. ◆

NOS CŒURS EN TERRE de DAVID WAHL et OLIVIER DE SAGAZAN
ms. Gaëlle Haüsermann, présenté dans «Le vif du sujet», programme de la SACD au Festival d'Avignon in.
LE SALE DISCOURS de DAVID WAHL
ms. Pierre Guillois, du 16 au 25 juillet à la Manufacture, au Festival d'Avignon off.

Le Monde

17 JUILLET 2021
Quotidien
OJD : 298 529

La science éveillée de David Wahl

L'auteur présente « Le Sale Discours » dans le « off » d'Avignon

RENCONTRE

AVIGNON – *envoyée spéciale*

David Wahl le 23 mai 2017.
ERWAN FLOCH

Il ne fait pas loin de 30 °C, ce 11 juillet, dans le Jardin de la Vierge du lycée Saint-Joseph, mais David Wahl ne les sent pas. L'argile fait tomber la température de son corps à 18 °C, et il en est recouvert par le sculpteur Olivier de Sagazan, qui l'accompagne dans *Nos cœurs en Terre*. Une performance présentée dans « Vive le sujet ! », une manifestation du « in » : un artiste est invité par le Festival, il en choisit un venu d'une autre discipline, et tous deux présentent un spectacle qui ne doit pas excéder 45 minutes. C'est l'occasion de faire des découvertes, et *Nos cœurs en Terre* en est une, des plus aimables.

Au début de leur performance, David Wahl et Olivier de Sagazan arrivent en costume noir. A la fin, ils ne forment plus qu'un seul être d'argile, né de l'union de mains expertes et de mots agiles. Ces mots, ce sont ceux de David Wahl, un auteur de théâtre qui va son chemin, absolument indifférent aux modes, mais totalement habité par sa passion pour la science et les personnages extravagants. *Nos cœurs en Terre* s'appuie sur l'histoire de Pierre Borel (1620-1671), médecin à Castres et savant qui ne manquait pas d'idées : il pensait que l'univers est habité, que la Terre est un organisme vivant, et que les pierres ont un sexe. Bref, *« il voyait la vie partout »*, dit David Wahl, qui part de Pierre Borel pour nous mener aux recherches actuelles sur la pluralité des sources de la vie, en citant au passage Heidegger ou Rilke.

Histoires avant tout

C'est un régal de l'entendre, sur scène comme à la ville. Le public d'Avignon qui n'a pas vu *Nos cœurs en Terre*, joué jusqu'au 13 juillet, peut voir l'artiste dans *Le Sale Discours*, présenté jusqu'au 25 à La Manufacture, une des meilleures salles du « off ». Soyons précis : ce n'est pas *Le Sale Discours*, mais *Le Sale Discours ou Géographie des déchets pour tenter de distinguer au mieux ce qui est propre de ce qui ne l'est pas*. David Wahl a le goût des lettres et une attirance pour les titres et le style classiques.

« Depuis toujours, je veux écrire », dit-il, attablé dans un salon de thé d'Avignon où Marguerite Yourcenar serait venue. Légende ou vérité ? Cette incertitude réjouit Wahl, qui aime avant tout les histoires. Il raconte celle de sa grand-mère paternelle, scientifique issue d'une famille de scientifiques : *« Au sortir de la seconde guerre mondiale, elle a inventé, avec un collègue, une nouvelle façon d'observer la croissance d'un embryon, en perçant une petite fenêtre dans l'œuf, sans toucher la membrane. Elle a conservé le premier embryon ainsi observé dans du formol. Quand j'avais une bonne note, elle me demandait ce qui me ferait plaisir. Je répondais : voir l'embryon. »* Lequel est aujourd'hui chez David Wahl, qui n'a pas choisi les études scientifiques : *« J'aimais trop les études littéraires. »*

Le voilà en préparation à l'Ecole des chartes, où il peaufine son latin pendant deux ans. Puis il étudie l'histoire, tout en suivant les cours du conservatoire du 7e arrondissement de Paris. Il travaille au Théâtre du Rond-Point quand *La Revue des deux mondes* lui commande un article sur les monstres. Il s'essaie alors à la méthode d'écriture qui deviendra la sienne : partir d'un sujet sérieux et le traiter avec sérieux, mais lui donner une couleur poétique en piochant dans différents domaines de savoirs, l'histoire, la philosophie, la philologie, la littérature…

Communauté scientifique

Ainsi naissent les « Causeries ». La première est un *Traité de la boule de cristal* (2014), la deuxième, *La Visite curieuse et secrète* (2014), part de la rencontre avec Dominique, le célèbre manchot d'Océanopolis, à Brest (Finistère). La troisième est une *Histoire spirituelle de la danse* (2015), et la quatrième, *Le Sale Discours*. Ces « causeries » posent des questions simples et abyssales, sur la perception du temps, le désir d'immortalité, les corps mystiques, l'instinct de survie… Mais elles le font d'une manière drolatique qui enchante.

On peut faire confiance à l'auteur, qui fait vérifier toutes ses informations par des scientifiques, avec qui il travaille main dans la main. Il est d'ailleurs artiste associé – le premier et le seul – d'Océanopolis. *« Au début, ils ne me connaissaient pas, et ne savaient pas très bien quoi faire de moi. Ils m'ont dit : "Tu vas nourrir les manchots. C'est comme ça que j'ai rencontré Dominique." »* Aujourd'hui, David Wahl a gagné sa place dans la communauté scientifique. Il est parti en expédition en mer avec une équipe qui travaille sur les sources hydrothermales et les écosystèmes d'environnement marin. Il est descendu 15 mètres sous terre, à Bure, dans la Meuse, où doivent être enterrés les déchets nucléaires.

Mais il ne se considère surtout pas comme un vulgarisateur. *« Pour vulgariser un savoir, il faut le posséder. Seul un scientifique peut le faire. Ce qui m'intéresse, c'est comment un savoir agit sur moi, m'émerveille. »* Tout est là : *« m'émerveille »*. ■

BRIGITTE SALINO

Le Sale Discours, de et avec David Wahl, mise en scène Pierre Guillois. La Manufacture, Avignon. De 9 € à 20,50 €. Jusqu'au 25. Texte édité par Premier Parallèle (84 p., 10 €).

LE FIGARO

PAYS :France
PAGE(S) :13
SURFACE :28 %
PERIODICITE :Quotidien

RUBRIQUE :Culture
DIFFUSION :317225
JOURNALISTE :Ariane Bavelier

► 14 juillet 2021 - N°23917

CULTURE

Le Festival d'Avignon saisi par l'indiscipline

Danse, cirque, musique et théâtre se mêlent pour créer des œuvres qui ont le goût du risque.

ARIANE BAVELIER @arianebavelier
ENVOYÉE SPÉCIALE EN AVIGNON

SPECTACLE Une des choses les plus réjouissantes du Festival d'Avignon, c'est l'indiscipline. C'est le mot d'or des saltimbanques qui dévalent les rues dans des parades cette année plutôt modestes. Elle se pratique aussi à un autre niveau : le croisement des arts, qui, peut-être épuisés de tendre vers leur virtuosité particulière, jouent le carambolage. Cela fait des étincelles, bouscule, surprend, ouvre des champs. Les formes sont infinies. Prenez deux bêtes de scène par exemple. Denis Lavant, comédien, et Nikolaus Holz, clown musicien. Ils se retrouvent dans un bar que le festival déplace tous les jours autour d'Avignon.

Leur spectacle, *Mister Tambourine man*, est itinérant. Nikolaus brique le bar, aménage, s'interroge sur la perfection. Arrive Lavant. « *Tiens voilà de l'humain* », sonne la trompette sur l'air du *Boudin* de la Légion étrangère. Lavant porte la peau de bête du joueur de flûte de Hamelin et annonce la ruée silencieuse des enfants derrière la montagne. A-t-on vraiment quitté l'enfance ? Nikolaus jongle avec des caisses, déplace des piles de verres, renverse son piano. Les chaises volent, la vaisselle se brise. Les deux hommes frottent leurs bizarreries, se bastonnent comme à Guignol, surenchérissent dans l'étonnant, se renvoient la charge de la prouesse. On a peur, on est émerveillé. Forcément, des rats s'en mêlent. Petits et grands exultent.

Au gymnase du lycée Saint-Joseph, et au Théâtre Monfort à Paris jusqu'au 21 juillet, la scénographe Alice Laloy joue avec *Pinocchio*. Nuée d'enfants qui passent en tourbillonnant. Dix jeunes adultes en uniforme apparaissent poussant un établi. Ils serpentent dans une ligne bien chorégraphiée par Cécile Laloy, sœur d'Alice, et prennent le temps de s'outiller. Les voilà qui reviennent poussant chacun sur une table un enfant en barboteuse blanche. Ils ont des gestes d'automate pour le transformer en pantin : peau, coiffe, cheveux, bouche, yeux, fils passés dans les articulations. Le protocole est chirurgical, fascinant, dérangeant. Les dix gamins sortent de l'opération tous semblables, comme clonés. Les marionnettistes tirent leurs ficelles puis les abandonnent sur une chaise. Corps inertes qui glissent au sol, chacun à son tour, jusqu'à ce que la danse sonne la fin de ce rituel d'une inquiétante étrangeté.

Au Jardin de la Vierge, le marionnettiste Johanny Bert explore un registre beaucoup plus débridé dans *Làoùteyeuxseposent*. Couleurs, formes, foisonnement d'images sensuelles et foutraques ! L'enchantement est complet, visuel et musical, sur ce castelet qui reproduit le décor des lieux. Les racines du magnolia crèvent le décor, la Vierge pleure des larmes de sang, le cœur des pivoines verse de la chartreuse, une marionnette tire des dessous un corps de femme... Les créatures pleines de sève ont une idée par minute. À leurs côtés, les humains en deviennent des objets poétiques. Dans ce même lieu, David Wahl conte de la manière la plus docte du monde des choses savantes rebrodées d'inventions. Après *Le Sale Discours*, qu'il reprend dans le Off, il inaugure un duo, *Nos cœurs en terre*, sur le sexe des pierres tandis qu'Olivier de Sagazan le couvre d'argile, ce qui n'apporte pas grand-chose.

Sortie de route

Au cloître des Carmes, Nathalie Béasse chorégraphie pour *Ceux qui vont contre le vent*. Ils dansent mais surtout ils parlent de manque, de solitude, d'envies de rire, de griffer, de faire la morale. Les images touchent et charment. Grandes tablées, pluie d'oranges, inondations... On se dit en sortant que la chorégraphe pourrait être la petite sœur un peu trop sage encore de Pina Bausch. À la Belle Scène Saint-Denis, qui présente à La Parenthèse les artistes soutenus par le département, Jean-Baptiste André, danseur et circassien, se débat avec un autre lui-même, amorphe et dépressif, dans un corps-à-corps ponctué d'imprécations et digne de l'excellent acrobate qu'il est.

Si le mélange des disciplines ouvre maints nouveaux paysages, il peut aussi conduire à des sorties de route, rudes pour le spectateur. Maguy Marin, chorégraphe de la radicalité, fait lire *La Guerre du Péloponnèse* de Thucydide (jusqu'au 15 juillet puis au Festival d'automne) par quatre interprètes quasi immobiles. Une heure trente de voix monocordes, et de texte noyé dans une foule de détails. Quelques vidéos, images, chiffres, cartes sont censés rendre l'exposé plus digeste, et lier les guerres d'antan à celles d'aujourd'hui. On apprécie l'effort pédagogique mais rien à faire. Seul l'espace de la scène en sort plus attrayant. ■

HEBDOMADAIRES

Politis

PAYS :France
PAGE(S) :26-27
SURFACE :117 %
PERIODICITE :Hebdomadaire

DIFFUSION :(15000)

► 15 juillet 2021 - N°1662

Denis Lavant dans *Mister Tambourine Man*, de Karelle Prugnaud.

Le triomphe de l'intimité

AVIGNON IN

Au-delà des grandes formes attendues, dont *La Cerisaie* de Tiago Rodrigues, ce sont les pièces plus modestes qui expriment le mieux force et singularité.

Anaïs Heluin

Cette année plus encore que les autres, le Festival d'Avignon est l'occasion d'interroger nos envies, nos besoins de théâtre. Après un an d'interruption et de nombreux mois de fermeture des scènes, l'ouverture de la 75e édition de ce grand rendez-vous ravive et concentre toutes les questions que nous avons pu nous poser en tant que spectateurs ou acteurs du spectacle vivant. Deux d'entre elles, surtout. Faut-il reprendre le chemin de la création selon les mêmes mécanismes de diffusion et de production, qui préexistent de deux ans au moins aux spectacles eux-mêmes et encouragent sans cesse la nouveauté ? Et le développement de formes légères, adaptables à toutes situations, doit-il continuer d'être soutenu, et comment ? La déception causée par les premières grandes formes très attendues du festival et le plaisir de découvrir des pièces plus légères en matière technique et humaine aiguillent nos réflexions.

La déception commence dans la Cour d'honneur du Palais des papes, où le festival s'est ouvert avec une *Cerisaie* qui, pour plusieurs raisons, était sur toutes les lèvres. Déjà, parce qu'elle symbolise le retour de la grande manifestation théâtrale après une année d'interruption. Aussi pour la bonne raison que, le matin de la première de cette mise en scène de l'ultime pièce de Tchekhov, l'auteur et metteur en scène portugais Tiago Rodrigues, directeur du Théâtre national de Lisbonne depuis huit ans, a été nommé à la tête du festival pour succéder à Olivier Py. Enfin, par la présence d'Isabelle Huppert, dans le rôle de l'aristocrate Lioubov. Une « *victime sacrificielle des dieux du changement* », une héroïne tragique perdue dans un drame tragique.

La vie peine à se frayer un chemin sur le vaste plateau, traversé par des rails sur lesquels se déplacent deux mini-scènes décorées de lustres accrochés à des tiges de réverbère. Si la sobriété de Tiago Rodrigues est au rendez-vous, l'intime très politique dont il la charge d'habitude ne s'exprime guère à travers les personnages de Tchekhov, qui vivent pourtant selon lui dans « *une époque confuse, en pleine mutation, qui va précipiter l'ancien monde féodal dans la société moderne, forcément capitaliste et, un jour peut-être, démocratique* ». Avec ses manières sophistiquées, souvent peu adaptées à la situation, Isabelle Huppert est aux antipodes de toute révolution. Son personnage, hors du monde, peut l'expliquer. Mais le reste de la distribution, franco-portugaise, n'est guère animé d'un souffle beaucoup plus vital. On sent que Tiago Rodrigues a tenté de ne pas faire de sa *Cerisaie* un monument : en vain.

Entre chien et loup, de Christiane Jatahy, et *Fraternité*, conte fantastique, de Caroline Guiela Nguyen, deux autres des grandes productions très attendues du festival, ne nous apportent pas ce qui manque au spectacle d'ouverture. Malgré sa promesse d'un théâtre au présent, qui « *contraint les spectateurs à participer au sens de ce qu'ils voient en les amenant à devenir eux-mêmes monteurs et monteuses du récit* », la première échoue à faire de son adaptation très libre de *Dogville*, de Lars von Trier, autre chose qu'une critique mal déguisée du Brésil de Bolso-

Festival d'Avignon, 75e édition, du 5 au 25 juillet, www.festival-avignon.com, 04 90 27 66 50.

Politis

PAYS : France
PAGE(S) :26-27
SURFACE :117 %
PERIODICITE : Hebdomadaire

DIFFUSION :(15000)

► **15 juillet 2021 - N°1662**

naro. Entre cinéma et théâtre, le dispositif très sophistiqué qu'elle met en place empêche les interprètes de faire de l'histoire de Graça – une femme fuyant son pays, où le fascisme rampe – le laboratoire, l'espace de jeu et d'expériences qu'elle prétendait créer.

Fraternité, conte fantastique, souffre d'un problème similaire. Les amateurs et les professionnels de toutes origines rassemblés par Caroline Guiela Nguyen manquent de liberté pour rendre sensible la réflexion sur la fraternité qu'ils ont menée avec la metteuse en scène. Elle aussi très cinématographique, cette fiction post-catastrophe de trois heures et demie cherche trop à séduire par la forme pour creuser son sujet.

Le Festival d'Avignon offre heureusement aussi, bien qu'à la marge, une place à des propositions plus humbles sur le plan formel. Mis en scène par Karelle Prugnaud, *Mister Tambourine Man* est une pièce itinérante nourrie par l'imaginaire du théâtre forain. Autour d'un bar ambulant destiné à aller de village en village, le jongleur doublé d'un clown triste et trash qu'est Nikolaus Holz est accompagné du grand Denis Lavant. L'un est un patron de café fatigué de son zinc et de ses clients, l'autre un homme-orchestre qui n'en peut plus de ses instruments et de ses spectateurs. Écrit par Eugène Durif, le conte inspiré du *Joueur de flûte* de Hamelin offre aux deux artistes une partition idéale pour mêler leurs univers forts et singuliers, pour faire de leur scène de fortune un espace de jeu et de rencontre que l'on sent toujours sur le point de déborder.

Cruellement absente des grandes productions, maîtrisées en tout, cette joie que procure au théâtre l'impression que tout peut dérailler est aussi présente dans *Nos cœurs en Terre*, de David Wahl, créé dans le cadre de « Vive le sujet ! », rendez-vous organisé chaque année à Avignon par la Société des auteurs et compositeurs dramatiques. En mêlant sa parole de savant fou à la pratique du plasticien Olivier de Sagazan, obsédé comme lui des métamorphoses, l'artiste crée une causerie qui part de Pierre Borel et de la sexualité des pierres pour arriver à une réflexion sur la fragilité de nos écosystèmes. En passant par des voies surprenantes, saugrenues. Tout comme le sont les tableaux de *Ceux-qui-vont-contre-le-vent*, de Nathalie Béasse, qui revendique une fragilité qui permet au théâtre de s'inventer sous nos yeux. ●

les inRockuptibles

PAYS : France
PAGE(S) :50-55
SURFACE :600 %
PERIODICITE : Hebdomadaire

DIFFUSION :42673

► **1 juillet 2021 - N°02 - Avignon**

HAMLET À L'IMPÉRATIF !

D'après William Shakespeare, traduction, texte original et mise en scène Olivier Py

Feuilleton théâtral Alternant l'exégèse en dix épisodes des nombreuses variantes de la plus fameuse pièce de William Shakespeare avec cinq représentations de sa propre vision de la tragédie, Olivier Py étire son portrait d'Hamlet dans le grand format d'un feuilleton théâtral. Acteur·trices amateur·trices se mêlent aux élèves de l'École régionale d'acteurs de Cannes et Marseille et à des comédien·nes professionnel·les pour percer les mystères de la destinée perturbée du prince d'Elseneur. **Lire p. 4.**

Jardin de la bibliothèque Ceccano, du 6 au 23 juillet à 12 h (relâche les 11, 14 et 18 juillet), entrée libre sur réservation

FRATERNITÉ, CONTE FANTASTIQUE

Texte et mise en scène Caroline Guiela Nguyen

Théâtre Que reste-t-il de la fraternité sur la planète quand un cataclysme détruit une grande partie de notre humanité ? Caroline Guiela Nguyen imagine la création de "centres de soin et de consolation" pour aider les vivant·es à affronter l'avenir et à rendre hommage à la mémoire des disparu·es. L'utopie résiliente d'une petite Babel où l'on converse en français, en vietnamien, en arabe et en anglais pour réinventer la société de demain en se fondant sur l'écoute et le partage avec l'autre. **Lire p. 16.**

La FabricA, du 6 au 14 juillet à 15 h (relâche le 10 juillet), spectacle en français, anglais, arabe et vietnamien, surtitré en français et en anglais

PENTHÉSILÉ·E·S - AMAZONOMACHIE

Texte Marie Dilasser, conception et mise en scène Laëtitia Guédon

Théâtre Revisiter la légende de la reine des Amazones en la conjuguant au présent. Marie Dilasser et Laëtitia Guédon s'emparent du personnage mythique de Penthésilée. L'autrice et la metteuse en scène réactualisent la figure de la guerrière immortalisée par Heinrich von Kleist pour l'immerger dans les luttes féministes et la théorie du genre. Trois interprètes sur le plateau pour dire, chanter et danser cet hommage à l'icône des premiers combats pour l'égalité entre les sexes.

La Chartreuse-CNES de Villeneuve-lez-Avignon, du 6 au 13 juillet à 16 h (relâche le 9 juillet)

VIVE LE SUJET !

En partenariat avec la Société des auteurs et compositeurs dramatiques (SACD) et en deux temps, quatre spectacles à découvrir dans la fraîcheur de la scène intime du jardin de la Vierge.

Indiscipline

Série 1

DE L'UNE À L'HÔTE Conception Victoria Belén et Violaine Schwartz

L'une est une autrice française, l'autre est acrobate argentine. À la croisée de leurs langues et de leurs pratiques, deux artistes se partagent une chaise comme un drôle de défi.

NOS CŒURS EN TERRE Texte David Wahl, conception et réalisation Olivier de Sagazan et David Wahl

S'amusant d'une théorie du XVII[e] siècle sur une possible sexualité des pierres, nos deux compères relancent le débat à l'heure des réseaux sociaux.

Jardin de la Vierge du lycée Saint-Joseph, du 7 au 13 juillet à 11 h (relâche le 10 juillet)

Série 2

LÀ OÙ TES YEUX SE POSENT Conception Johanny Bert

Entouré de deux complices, le marionnettiste Johanny Bert invente un espace de sensation en traduisant son imaginaire dans une écriture aussi visuelle que musicale.

PETIT TRAFIC conception Loïc Touzé

Témoigner de la rencontre à Los Angeles en 1959 de deux génies du cinéma comique que sont Jacques Tati et Buster Keaton.

Jardin de la Vierge du lycée Saint-Joseph, du 7 au 13 juillet à 18 h (relâche le 10 juillet)

Série 3

POURVU QUE LA MASTICATION NE SOIT PAS LONGUE Conception Hakim Bah, Arthur Bartlett Gillette et Juan Ignacio Tula

La mort d'Amadou Diallo, abattu en 1999 dans le Bronx de quarante et une balles par la police new-yorkaise, est à l'origine de cette réflexion sur les bavures policières.

ÉTUDE 4, FANDANGO ET AUTRES CADENCES Conception Aina Alegre

La culture des danses populaires basques et l'art du martèlement sont les prétextes à l'invention d'une fiction chorégraphique réalisée à quatre mains.

Jardin de la Vierge du lycée Saint-Joseph, du 18 au 24 juillet à 11 h (relâche le 21 juillet)

Série 4

PLASTIC PLATON Conception Julien Fanthou et Juglair

Changeant de peau et de sexe en un tour de main, Drag King & Queen transforment le banquet platonicien en un show où le grotesque règne sans partage.

7 VIES Texte et conception Nach et Ruth Rosenthal

Chorégraphe issue des danses urbaines (le krump), Nach questionne les gestuelles du corps sur des musiques de Ruth Rosenthal pour honorer la gente féminine.

Jardin de la Vierge du lycée Saint-Joseph, du 18 au 24 juillet à 18 h (relâche le 21 juillet)

LONGS DÉLAIS

Plaisir d'être de molle argile

Par Pierre Lesquelen

14 juillet 2021

© Christophe Raynaud de Lage

Que vivent ces « sujets » qui, malgré bien des rendez-vous manqués, s'obstinent depuis une quinzaine d'années à provoquer des rencontres éphémères entre deux artistes. Lorsqu'une personnalité réussit à faire dispositif avec une autre, une petite forme immense surgit. « Nos cœurs en terre » en est une, et elle est acclamée au Festival d'Avignon à sa juste mesure d'événement performatif de la scène contemporaine.

Le « sujet » en question, qui réunit David Wahl et le sculpteur Olivier de Sagazan, n'est pourtant pas brûlant. Dans l'Antiquité déjà, à en croire les rêves d'Edward Gordon Craig, une statue aux mouvements infimes montrait à quel point le vivant théâtral a toujours regardé vers la raideur sculpturale (et inversement). Du symbolisme à Kantor, la chair et la pierre se sont toujours apprivoisées, comme si le théâtre rêvait d'être l'arrière-monde d'un corps non gesticulé, l'endroit des mouvements naissants et pré-signifiants, le lieu d'un trouble biologique. C'est dans cet héritage idéaliste que s'inscrivent les deux artistes.

Rares sont les expériences hybrides qui inaugurent une friction aussi opérante entre textualité et corporalité. Car le verbe scientifique et métaphysique de Wahl, même s'il commence par solliciter la connaissance (« Tu connais Castres ? ») n'écrase jamais le rêve d'argile et le corps pré-linguistique d'Olivier de Sagazan. D'abord parce qu'il transforme le traité qui lui sert de matériau principal (le « Discours nouveau sur la pluralité des mondes » de Pierre Borel, qui décèle en 1657 une sexualité chez les cailloux) en pur essai qui procède par rebonds rêveurs, par références glissantes, par songes intérieurs ou adresses prophétiques. Un essai dont l'esthétique est à la hauteur de son sujet puisqu'il dissout les frontières entre les disciplines (géologie, biologie, botanique...) et les registres (de la rigueur scientifique à la pure littérature). Plus qu'un traité rigoureux, la matière linguistique de Wahl s'apparente alors à cette argile miraculeuse où la pensée grouille encore. Loin d'être, en dépit de sa brillante composition, un horizon intellectuel et érudit, l'édifice textuel est une pierre vivace laissant toute sa place à la présence d'abord discrète du sculpteur.

Parvenant ainsi à « mêler les mots à la terre », les métamorphoses spectaculaires initiées par de Sagazan à grands jets de fleurs et de brindilles sont des miracles performatifs. Elles nous sidèrent sans cesse car elles possèdent le pouvoir paradoxal de faire disparaître et réapparaître le corps humain, de le masquer pour mieux repercer ses orifices originaires. Le geste fascinant est heureusement dénué de cette mystique prométhéenne que convoite parfois l'art contemporain, où l'argile est un matériau très malaxé. Car ici, la sculpture vivante n'est jamais finalisée ni tendue comme un totem. C'est l'hésitation permanente entre deux natures, entre l'humain qui se fige et la vie qui se forme, qui stimule cette expérience des limites.

Car le processus est sans cesse repoussé. Délirant dans son obstination répétitive à chasser l'humain. Sublime dans sa capacité à faire apparaître, de manière toujours éphémère, un corps rêvé et inabouti. L'acte fou d'Olivier de Sagazan ressemble à celui du Frenhofer de Balzac. Le peintre et le sculpteur rêvent tous les deux un point de contact impossible entre la représentation et le réel du corps, c'est-à-dire sa matière brute, l'origine secrète de sa vitalité. Qu'il soit épouvantail, monstre ou momie, « l'être de pierre » solitaire ou siamois qui se dresse dans le Jardin de la Vierge fait renaître performativement cette préhistoire très contemporaine du corps. Voilà la prouesse de l'art vivant quand il reste un sanctuaire où la vie n'a pas tout « embrasé. »

INFOS

FESTIVAL : **FESTIVAL D'AVIGNON**

Nos cœurs en terre
Genre : Performance
Conception/Mise en scène : David Wahl, Olivier de Sagazan
Distribution : David Wahl, Olivier de Sagazan
Lieu : Jardin de la vierge du lycée Saint-Joseph (Avignon)
A consulter : https://festival-avignon.com/fr/edition-2021/programmation/nos-coeurs-en-terre-61265

IN

SCIENCES ET AVENIR

5 JUILLETS 2021
Mensuel
OJD : 265 982

SPECTACLES

"Nos cœurs en Terre", une performance poétique autour de la vie des pierres

Par De Bei Andreina le 05.07.2021 à 12h33
Lecture 6 min.

L'auteur et interprète David Wahl et le sculpteur et performeur Olivier de Sagazan jouent "Nos cœurs en Terre" à Avignon, du 7 au 13 juillet 2021. Une saisissante performance poétique autour de nos origines minérales.

OLIVIER DE SAGAZAN ET DAVID WAHL DANS LA PIÈCE "NOS CŒURS EN TERRE", EN 2021.
©ERWAN FLOCH

Ils sont enflammés par les mêmes obsessions : l'amour du minéral et la quête des origines. L'un, écrivain et interprète, possède un jouissif talent de conteur, une présence à la fois profonde et espiègle, mue par la curiosité protéiforme du savant des temps anciens. Ses histoires s'enracinent dans le mythe et emboîtent le pas aux sciences, suivant un fil rouge qui mène au dévoilement de l'humanité. L'autre, sculpteur et captivant performeur, joue des transmutations, malaxe l'argile tour à tour doucement et fiévreusement, l'étale petit à petit sur le corps du conteur, le façonne, en démiurge habité par l'œuvre qui verra le jour. Sur scène, devant le regard hypnotisé des spectateurs. David Whal et Olivier de Sagazan jouent à Avignon* *"Nos cœurs en Terre"*, un récit/performance inspiré et poétique où émerge cette question : existe-t-il entre la roche et nous "*une parenté secrète*" ? David Wahl nous raconte la genèse d'un spectacle qui ne laissera personne de marbre !

Sciences et Avenir : dans *"Nos cœurs en Terre"*, joué avec Olivier de Sagazan, vous donnez corps à l'idée que la pierre, c'est du vivant : d'où vous vient-elle ?

David Wahl : Je cherche toujours comme point de départ de mes causeries un personnage extravagant, une histoire vraie qui recèle dans ses plis toutes les dimensions du récit que je déploierai ensuite. Là je me suis inspiré d'une théorie de Pierre Borel, médecin ordinaire du roi Louis XIV ayant vécu à Castres entre 1620 et 1671. C'était un savant touche-à-tout de tradition humaniste, géologue, féru de sciences naturelles, croyant à la pluralité de mondes habités que l'on explorerait bientôt à bord de caravelles célestes ! Il fut aussi l'un des premiers à avoir compris l'importance du microscope, et il était convaincu qu'il n'y avait pas de séparation entre l'inerte et le vivant, entre le minéral et l'organique.

Un doux rêveur ?

Non, pas que. Il s'inscrivait dans une tradition platonicienne puis chrétienne affirmant que toute chose sur Terre était une créature, donc douée de vie. Même mise à mal par Descartes, cette pensée se prolongea jusqu'à Leibniz, auquel on prête d'après mes souvenirs une amusante citation : "*le marbre aussi a ses idées, quoi qu'extrêmement confuses*"... Pierre Borel conservait dans son cabinet de curiosités des merveilles, dont ses fameuses pierres : certaines rappelaient drôlement la forme d'un phallus -les *priapolithes*- d'autres un peu plus vaguement celle d'un utérus – les *hystérapetra*. Alors s'appuyant sur la théorie des signatures en vogue à l'époque, selon laquelle l'apparence des créatures révèle leur fonction, Borel fit la déduction qu'il détenait la preuve de la capacité de reproduction des pierres. Une intuition intrigante aux oreilles de l'Homme contemporain, portée par un personnage fantasque : il n'en fallait pas plus pour titiller ma curiosité ! Que pouvait bien cacher cette matière inerte, comment la question de la sexualité et de la fécondité allait habiter mon récit... Ces interrogations contenaient en matrice tout ce que j'aurais aimé développer, en dirigeant mes recherches vers les dernières découvertes des sciences, et surtout vers les mythes et les contes.

© Sophie Palmier

Dans cette phase de questionnement, vous êtes-vous adressé à des scientifiques ?

J'avais déjà récolté beaucoup d'informations lors de ma participation à une campagne sur le "Pourquoi pas ?", le navire océanographique de l'Ifremer. Durant cette expédition d'études de sites de sources hydrothermales, un géochimiste m'avait appris que dans des milieux comparables à ceux-là, des eaux saumâtres par exemple, ou des marais, avaient pu s'assembler les conditions propices à l'émergence des premières molécules carbonées nécessaires à la vie. Et que la vie ne trouverait donc pas forcément naissance dans l'espace mais serait produite par la roche. Cela évoquait plutôt à mon esprit mythes et légendes, dieu façonnant Adam avec de la terre rouge, l'histoire grecque des pierres plantées dans un champ à Thèbes donnant naissance à des soldats... Cette revisitation des origines du vivant représentait à mes yeux une prodigieuse matière à récit. Qui n'a fait que s'alimenter au gré de mes échanges avec le géologue Patrick De Wever. Ce chercheur passionnant m'a révélé que non seulement les roches pouvaient créer de la vie, mais surtout que la vie créait de la roche. Les premières bactéries, en rejetant de l'oxygène dans l'atmosphère naissante de notre planète, ont progressivement oxydé les pierres et enclenché leur diversification. Tout est continuum : la roche crée de la vie, la vie crée des roches, une autre vision du monde se dessinait dans mon esprit.

Comment avez-vous transformé ces connaissances en récit artistique ?

Je tenais là un sujet en or ! L'union du minéral et de l'organique, leur hybridation, se révélait être une histoire d'amour, de sexualité, de génération. C'était magique. La science ne m'intéresse pas en soi, mais pour son extraordinaire potentiel poétique. Elle permet l'incarnation des intuitions en de véritables dévoilements.

Et lorsque la question s'est posée de choisir avec qui j'aimerais partager la scène à Avignon, j'ai tout de suite pensé à Olivier de Sagazan. Un artiste fascinant, qui se sculpte lui-même dans l'argile, un performeur de la métamorphose, en lien obsédant avec cette matière et la vie qu'elle contient. Il partageait ma quête des origines, et toutes les pièces du puzzle se sont alors rassemblées.

© Solve Sunsbo

Qu'a représenté pour vous, habitué à être seul sur un plateau, le fait de jouer avec quelqu'un, d'être carrément "façonné" par lui ?

Une expérience très riche. *"Nos cœurs en Terre"* parle d'hybridation : il a fallu que j'apprenne à m'hybrider, à interagir avec un artiste qui pratique un mode d'expression différent du mien. Que je m'abandonne. Car très vite dans le spectacle ma vue est occultée, je suis obligé de me relier à mon partenaire et au public par des sensations intérieures, je vis un autre état, fortifié, cloîtré. Olivier possède la capacité bouleversante de matérialiser pour le spectateur, en temps réel, la métamorphose. Il a le don de dilater le temps, de nous propulser vers un passé géologique commun où le caillou froid au toucher serait notre ancêtre. *In fine*, au fil de la performance, il fait exsuder mon origine minérale. Il me ramène à la roche dont je suis issu.

* *"Nos cœurs en Terre"*, conception et interprétation David Wahl et Olivier de Sagazan, texte David Wahl, se joue à Avignon du 7 au 13 juillet 2021, au Jardin de la Vierge du Lycée Saint-Joseph, dans le cadre de la manifestation "Vive le Sujet !". *"Le Sale Discours"* de David Wahl sera joué à La Manufacture, Château de Saint Chamand, du 16 au 25 juillet 2021.

PRESSE INTERNET

Nos coeurs en terre

Les minéraux ont-ils un sexe? Peut-être abuse-t-on du langage quand on parle de « coeur de pierre »? Au XVIIè siècle, à l'époque ou les philosophes libertins s'exercent à penser sans Dieu, il est des gens de Lettres pour imaginer les autres planètes, le voyage intersidéral. Parmi eux, il en est un de profondément original, Pierre Borel. Il était médecin ordinaire du roi Louis XIV, et il avance détenir la preuve irréfutable de la sexualité des pierres. Ce fut l'occasion d'un vaste débat au milieu de ce siècle qui préfigure Les Lumières. Qu'en est-il aujourd'hui? Le minéral serait-il plus proche de l'animal qu'on le suppose ordinairement? Voici la question qui anime l'auteur de cette pièce David Wahl, habitué qu'il est à entremêler recherches scientifiques et récits populaire. Question d'autant plus actuelle qu'elle recoupe la problématique environnementale, nous interrogeant sur notre rapport à la terre, en tant que planète comme en tant que matériau. Pour donner vie à ce questionnement David Wahl a trouvé la complicité d'un peintre et sculpteur, Olivier de Sagazan. Au fur et à mesure que l'auteur-comédien déroule son texte, il est enduit de glaise par son acolyte, d'abord son costume, puis sa chevelure, pour être ensuite recouvert de cette terre grasse qui lui colle à la peau. Il en va de même pour le sculpteur qui prend plaisir lui aussi à se couvrir de terre. Métamorphose, transformation! Par la grâce de la sculpture, on passe d'un règne à l'autre. L'homme se transforme en arbre, il lui pousse des branches et des feuilles. L'argile accomplit des merveilles, toute la mythologie nous le raconte. Encore une fois, l'homme retrouve le geste créateur du Démiurge. Un nouveau Golem se présente à nos yeux. Rien de plus poétique que ce lien matérialisé entre espèce humaine et espèce minérale. Et si les dernières découvertes scientifiques donnaient raison à ces rêveurs du XVIIè siècle? Si la vie prenait vraiment source dans la pierre?

En tout cas nous en avons ici une préfiguration saisissante, à la fois comique et poétique, une riche image qui a de quoi vous rendre amoureux de la terre.

Autrice : Michèle Bigot

Source : https://www.madinin-art.net/vive-le-sujet-serie-1-et-2/

LOEILDOLIVIER.FR

PAYS : France
PAGES(S) : 3

▶ 13 juillet 2021

Vive le sujet !, des duos d'artistes inventifs et particulièrement savoureux

Dans le jardin de la Vierge du Lycée Saint-Joseph à Avignon, comme à chaque édition de Festival, Vive le sujet !, programme imaginé en collaboration avec la SACD, des artistes de tous arts qui ne se connaissent pas, ont carte blanche pour créer une œuvre originale d'une quarantaine de minutes. Cette année, Johanny Bert, Violaine Schwartz, Victoria Belén, David Wahl et Olivier de Sagazan ont fait notre bonheur !

Dans une petite cour du Lycée Saint-Joseph, haut lieu de représentation du Festival d'Avignon, une vierge, cachée par des arbres, donne son nom à l'endroit. Sur une scène de bois peinte en gris clair, montée pour l'occasion, quatre programmes, tous originaux, se succèdent. Véritable laboratoire créatif, Vive le Sujet ! du Festival d'Avignon et de la SACD est un endroit de rencontre entre deux artistes d'univers, de disciplines différentes.

Accueillir l'autre, l'accepter

Sur le plateau nu, une chaise est posée. Elle est l'unique objet de décor. Deux femmes font leur entrée,l'une très chic, aux faux airs de Valérie Lemercier, de Dominique Valadié, l'autre visage souriant plus petite, plus décontractée. La première, **Violaine Schwartz** manie les mots comme personne, s'amuse à les détourner de leur sens premier. Il y a du Devos dans sa manière de raconter les histoires, d'explorer la langue. La seconde, l'Argentine **Victoria Belén** est acrobate. Son corps est un terrain de jeu infini. Malléable, elle le tord dans tous les sens et répond à sa manière, par le geste, au propos de l'autre. Partant de l'initiative du collectif PEROU, *tout autour (une œuvre commune)*, sorte de recueil de témoignages recueillis à Calais, au sein des multiples communautés d'exilés, les deux artistes s'intéressent à notre capacité de plus en plus réduite d'accueillir l'autre, d'offrir généreusement l'hospitalité et invitent à un pas de deux caustique et exquis entre texte et mouvement. Un joli moment plein d'intelligence et de grâce.

L'argile comme ciment

L'un (**David Wahl**) a l'art du discours, l'autre (**Olivier de Sagazan**) est un performateur et plasticien qui utilise tous types de matière dans sa créativité. Leur union ne pouvait faire que des étincelles et accouchait d'une œuvre hybride de toute beauté. Partant de l'histoire singulière de Pierre Borel, un médecin ordinaire, qui était persuadé détenir la preuve irréfutable de la sexualité des pierres, les deux artistes dérivent sur de multiples théories où s'opposent terre et chair, vivant et inerte. À la faconde de **David Wahl** répond la frugalité de mots d'**Olivier de Sagazan,** aux gestes artistiques et « argilisés » d'**Olivier de Sagazan**, l'immobilité de **David Wahl**. Tout cela pourrait paraitre bien étrange, si dans les interstices de ce joyeux bordel, n'émergeait pas des élans poétiques, des images saisissantes de monstrueuse beauté. Œuvre ovniesque a n'en pas douter, *Nos Cœurs en terre* est une bulle suspendue qui émerveille et charme par sa délicieuse incongruité.

De l'éphémère des choses

Pour finir avec ses premiers programmes courts, **Johanny Bert** propose un voyage immobile autant que fantastique. Enfermé dans un immense socle gris, avec la comédienne **Faustine Lancel**, il manipule des d'objets pour donner vie à une surface lisse, inerte. Se laissant porter par la musique jouée en direct par **Thomas Quinart**, il immerge le spectateur dans une sorte de rêve mystique, de cauchemar éveillé où s'entremêlent les images, les fugaces visions d'un monde qui partirait en sucette. La nature est ici omniprésente, elle semble vouloir envahir le plateau, reprendre sa place. Les racines grandissent explosant tout sur leur passage, de gros rats noirs viennent hanter les lieux. Maître marionnettiste de l'absurde et de l'autodérision, **Johanny Bert** ne peut s'empêcher de brouiller les pistes, de gentiment

provoquer la bien-pensance. Sortant de nulle part, des poupées gonflables, une femme, un homme, apparaissent dans toute leur nudité sexuée avant de disparaître à nouveau.
Avec *Làoùtesyeuxseposent*, l'artiste signe une œuvre hybride à l'onirisme noir, qui comme toujours déplace le public vers un ailleurs imaginaire et foisonnant qui attrape, saisit et ensorcèle.

Crédit photos © Christophe Raynaud de Lage

Auteur : Olivier Fregaville-Gratian d'Amore

Source : https://www.loeildolivier.fr/2021/07/vive-le-sujet-des-duos-dartistes-inventifs-et-particulierement-savoureux/

TOUTELACULTURE.COM

PAYS : France
PAGES(S) : 2

▶11 juillet 2021

Performance

L'humour sur assise à Vive le sujet 1 au Festival d'Avignon

Depuis plus de vingt ans, c'est un incontournable. Vive le sujet ! (Sujet à vif, vif du sujet… bref !) est un programme de la SACD et du Festival d'Avignon qui fait se rencontrer des gens qui ne se connaissent pas. Et parole de fan du programme, ce Sujet 1 est l'un des meilleurs de l'histoire !

Tout commence avec un duo composé de Violaine Schwartz et Victoria Belén pour *De l'une à l'hôte.* Violaine va s'éclater. Elle est assise sur une chaise, et sous elle se trouve Victoria, circassienne de son état. Violaine nous raconte le point de départ très sérieux du spectacle. Figurez-vous que l'hospitalité est rentrée au patrimoine universel de l'Unesco et que donc vous pouvez envoyer vos témoignages ici, via l'association PEROU. Il s'en trouve 40 sur les sièges du délicieux Jardin de la Vierge du lycée Saint-Joseph.

Après, c'est moins sérieux et super drôle. En mode conférence, la comédienne nous explique l'alpha et l'oméga de la notion d'hospitalité. À quel point je est un autre, tout ça, tout ça. La circassienne accompagne les mots et très vite l'image est irrésistible. Toutes les expressions comportant du corps sont illustrées : faire des pieds et des mains, s'épauler, passer la main, etc. La performance grimpe en talent et en émotion, car évidemment, ça ne se passe pas comme prévu. Les grands idéaux se heurtent à la réalité administrative et à ses propres limites. Les deux artistes se déploient à 1000 % chacune dans leur rôle, Violaine Schwartz livre un numéro de mère au bord de la crise de nerfs à faire pâlir Valérie Lemercier, et Victoria Belèn prend dans son corps caoutchouc toutes les vicissitudes glauques du système français.

C'est drôle, vif et intelligent !

Sans transition, arrivent, munis eux aussi d'une chaise, David Wahl, le plus philosophe des comédiens, et Olivier de Sagazan, le plus performatif des sculpteurs.

Ces deux-là étaient vraiment faits pour se rencontrer ! David se passionne pour la terre, son *Histoires de fouilles* le prouvait bien, et Olivier fait des sculptures vivantes et éphémères en argile. Ils vont donc nous emmener à Castres, ville de naissance d'un fou de cailloux, Pierre Borel. Ce naturaliste et scientifique voyait tout dans ces pierres. La naissance de l'humanité, et même, des sexes féminins et masculins.

David Wahl raconte, et nous on pleure de rire à l'écoute décalée de ces histoires de pierres pas du tout plombantes. Il passe par la création d'Adam et par le Golem, monstre d'argile conçu pour éviter aux juifs d'être tués pendant les pogroms. Il vient nous dire que les pierres parlent, et qu'il faut les écouter.

« La terre est un organisme vivant », nous dit-il. Et pendant ce temps, Olivier de Sagazan met les mots en actes. Il va transformer le comédien en arbre. Dit comme cela, ça paraît bizarre, et c'est à la fois super drôle et super beau. On pense à Nadj bien sûr qui dansait dans la glaise, lui aussi convaincu que tout retourne toujours à la terre. Le duo joue la carte de la légèreté et nous entraîne, offrant des images folles, comme ce moment où Olivier de Sagazan secoue la tête faisant s'envoler toute l'argile qui s'accumulait en grosse masse sur tout son visage. Beau.

Un programme 1 donc fou, super cohérent et tellement intelligent, où le fond et la forme dansent ensemble avec un humour libérateur en ces temps un peu sombres tout de même !

De l'une à l'hôte, Violaine Schwartz

Texte **Violaine Schwartz** et extraits de *Tout autour. Une œuvre commune* du collectif PEROU – Pôle d'exploration des ressources urbaines
Avec **Victoria Belén** et **Violaine Schwartz**
Collaboration artistique **Pierre Baux**
Son **Emmanuel Baux**

Nos cœurs en Terre, David Wahl et Olivier de Sagazan

Conception et réalisation **David Wahl** et **Olivier de Sagazan**
Texte **David Wahl**
Mise en scène **Gaëlle Hausermann**

Jusqu'au 13 juillet à 11 heures. Jardin de la vierge du Lycée Saint-Joseph

Visuel : *Nos cœurs en Terre*, David Wahl et Olivier de Sagazan, 2021 © Christophe Raynaud de Lage / Festival d'Avigno

Autrice : Amelie Blaustein Niddam

Source : https://toutelaculture.com/spectacles/performance/lhumour-sur-assise-a-vive-le-sujet-1-au-festival-davignon/

LEJOURNALDARMELLEHELIOT.FR
PAYS : France
PAGES(S) : 3

▶ 10 juillet 2021

Avignon, enfin Liddell vint

Dans un univers lénifiant, elle introduit les cris d'une femme souffrante et très en colère. Elle exagère, sans doute. Mais au moins elle dérange.

Jamais on n'oubliera la longue nuit de *La Casa de la fuerza* qui, en 2009, révéla Angélica Liddell au public d'Avignon. On l'a revue très souvent depuis, au festival comme à l'Odéon, à la Colline, partout en France. On ne l'a pas suivie toujours. Parfois, on a le sentiment qu'elle est trop sollicitée, et signe des spectacles qui, pour gorgés d'images et de situations ambivalentes soient-ils, demeurent faibles par rapport à ce qu'elle annonce faire.

L'étrange face-à-face… Christophe Raynaud de Lage. DR.

Car Angélica Liddell est une auteure avant que d'être une metteuse en scène ou une perfomeuse. Avec *Liebestod.* Evidemment, on pense à Wagner et au prélude de *Tristan und Isolde.* N'y pensez pas !

Comme elle l'a déjà fait, elle en appelle au torero Juan Belmonte, mort en 1962, et imagine un espace qui évoque la corrida, l'Espagne jaune soleil, rose, rouge et noire. Des chants d'amour déchirent les oreilles, comme les fanfares de la fête. Un taureau, des carcasses sanguinolentes et tout le vocabulaire de Liddell : scarifications, exhibition d'êtres « blessés de la vie », comme disait Jean-Paul II. Des bébés –on avait vu passer la petite annonce sur le site du festival, cet hiver, des vociférations, des cris, de la douleur, de la souffrance et les diatribes adressées aux spectateurs, violemment, méchamment. A la France et à ses théâtres, principalement et au public, « des femmes, des homosexuels », qu'elle prétend abhorrer. On en prend pour son grade. Cela demeure du théâtre. Il y a une certaine naïveté dans sa manière de célébrer Cioran, d'en appeler à ses chers Rimbaud, Artaud, Genet (déjnete comme elle dit).

Elle estime que le monde ne se soucie plus de spiritualité, que nos sociétés ne sont que consommatrices et abruties. C'est un peu court comme raisonnement.

En mémoire des pensées et du courage de Juan Belmonte. Christophe Raynaud de Lage.

Mais, indéniablement, aussi exagératrice soit-elle, il y a sur le plateau de l'ingrate salle de l'Opéra Confluence, pas du tout fait pour le théâtre, la présence explosive d'une artiste vraie (Opéra Confluence, jusqu'au 14 juillet).

Or, n'était le merveilleux feuilleton *Hamlet à l'impératif*, et les représentations d'un « petit » Hamlet par Olivier Py, les jeunes de *L'Oiseau Mouche* comme ceux de *Pinocchio* si l'on en croit les spectateurs, révélation d'Alice Laloy (que nous n'avons pu voir, tant ce rendez-vous, accessible aux enfants et parlant d'eux, a été pris d'assaut). N'était l'étrange *Samson* de Brett Bailey (Gymnase Aubanel, jusqu'au 13 juillet) et le rare David Wahl qui, dans le cadre de *Vive le sujet !* présente avec Olivier de Sagazan, un précipité de science fascinante et une création plastique puissante, humoristique et séduisante*, Nos cœurs en Terre* (jusqu'au 13 juillet, Jardin de la Vierge, Lycée Saint-Joseph), n'était tous ces artistes et ces propositions, on est frappé par la faiblesse ambiante.

C'est un signe du temps. On transforme des films puissants, *Braguino*, le remarquable et si éclairant et beau documentaire de Clément Cogitore, en conte colorié et bien propre et c'est *Kingdom* d'Anne-Cécile Vandalem (Cour du Lycée Saint-Joseph jusqu'au 14 juillet). Encore plus fort, on s'empare de *Dogville* de Lars von Trier, et l'on en fait un fatras rudimentaire avec *Entre chien et loup* (Vedène, jusqu'au 12 juillet). Christiane Jatahy déçoit parfois…Que dire des si bons sentiments déployés par le « contre fantastique » de Caroline Guiela Nguyen, *Fraternité* (La Fabrica jusqu'au 14 juillet). On a beaucoup d'estime pour le travail de cette jeune femme, mais sa fable est élémentaire et atone. On n'attend pas tous les soirs le britannique Alexander Zeldin dont on a vu, en juin dernier, aux Ateliers Berthier, après *Love* il y a trois ans, le fascinant *Faith, hope and charity.* Mais on attend de la lucidité, on attend d'être bousculé, dérangé, ému, on attend que l'on nous éclaire sur le monde…

« Samson » de Brett Bailey.

De même le légèrement prétentieux *Ceux qui vont contre le vent* de Nathalie Béasse (Cloître des Carmes jusqu'au 13 juillet). Elle charge sa barque de références littéraires et philosophiques nombreuses, mais le résultat est piètre. Quant à Fabrice Murgia, avec *La dernière nuit du monde* de Laurent Gaudé, il installe un dispositif coquet et réfrigérant malgré le charme et la forte présence de Nancy Nikusi, sa partenaire. (Cloître des Célestins, jusqu'au 13 juillet).

Le festival n'en est qu'à sa sixième journée. Deux longues semaines, chargées de créations, feront le caractère de cette 75ème édition. A suivre !

Autrice : Armelle Héliot

Source : http://lejournaldarmelleheliot.fr/avignon-enfin-liddell-vint/

Usbek & Rica

8 JUILLET 2021
Mensuel

Rencontre avec l'écrivain et dramaturge David Wahl, en représentation à Avignon du 7 au 13 juillet, pour sa nouvelle pièce « Nos cœurs en terre », performée avec le sculpteur Olivier de Sagazan, conte sur la sexualité des pierres éclatant les limites du vivant.

Usbek & Rica: Pour cette année 2021, vous retournez sur scène avec une pièce de théâtre, « Nos cœurs en terre », dans laquelle vous abordez une théorie sur la sexualité des pierres. Comment en êtes-vous venu à vous intéresser à ce sujet ?

DAVID WAHL

Cette idée est née de la rencontre entre mes propres obsessions à propos de notre origine sur Terre et la performance bouleversante d'Olivier de Sagazan, « Transfugurations ». Cette pièce interroge le vivant sous l'angle du minéral. On y entre par l'histoire d'un homme aujourd'hui oublié, Pierre Borel, qui croit détenir la preuve de la sexualité des pierres et donc de leur vie. Face à un tel sujet, j'ai directement pensé à Olivier, qui est maître sculpteur et peintre. Comme tous les sculpteurs, il désire voir son œuvre prendre vie. Il se remet dans sa sculpture pour trouver à nouveau la forme juste et absolue, et ce, en sculptant l'argile. J'avais envie de partager avec lui la fascination pour l'élément minéral. Cette fascination, que j'avais toujours éprouvé, a été renforcée lorsque je suis parti en expédition, il y a trois ans, sur un navire océanographique pour tenir un journal de bord. J'ai exploré des sources hydrothermales en compagnie de plusieurs scientifiques. L'une des géochimistes présentes durant l'exploration des sources thermales m'a alors expliqué que la théorie selon laquelle les premières molécules qui ont permis à la vie de se développer viendrait de l'espace est de moins en moins évidente. Au contraire, ces premières molécules proviendraient d'une altération chimique survenue lors de mélanges des basaltes et de leur magma dans des environnements qui ressemblent peu ou prou à des sources hydrothermales sous-marines. A ce moment-là, j'ai réalisé que la terre avait créé la vie – ce qui signifie que notre premier ancêtre est la roche. En cela, le minéral permet de revisiter tous les mythes poétiques de l'humanité, d'interroger les dernières découvertes scientifiques et le monde qui nous entoure.

Pour raconter avec précision la thèse de Pierre Borel, le médecin du roi Louis XIV, vous avez mené un vrai travail de recherche en suivant une méthode quasiment scientifique. Quel est la teneur de ce travail que vous menez en amont de l'écriture ?

DAVID WAHL

Pour ce texte-là, j'ai amassé les premiers documents avant même d'avoir le sujet en tête. Puis j'ai rencontré Olivier de Sagazan. On s'est échangé des lectures. Je suis allée plusieurs fois dans son atelier alors qu'il travaillait la terre. J'ai ainsi vu le rapport charnel qu'il entretient avec l'argile. On a beaucoup à apprendre des sculpteurs et de leur lien avec le vivant, selon moi. Quand je vois Olivier pétrir sa matière et la sculpter, j'apprends énormément. D'un autre côté, je me suis entretenu avec des scientifiques comme Patrick De Wever, le grand professeur de géologie minéralogie du Muséum d'histoire naturelle. Il m'a expliqué qu'il n'y avait pas de séparation très marquée entre le vivant et le minéral et que, ce qui importe réellement, est le continuum écosystémique qui induit que sans les pierres, la vie n'aurait pas eu de sens. Je lui ai par ailleurs fait relire mes textes pour vérifier que toutes mes informations soient justes et précises. Je fais ensuite mes propres interprétations et analogies et, après un moment de maturation, j'écris.

En plus des mots avec lesquels vous jouez, vous avez intégré pour ce spectacle un nouvel élément : l'argile. Qu'est-ce qui vous a amené à introduire ce vivant dans votre pièce ?

DAVID WAHL

On l'a introduit puisque c'est à la base de l'art d'Olivier de Sagazan et que nous voulions faire dialoguer nos performances. L'argile est sa matière première à l'origine mais elle est aussi devenue la mienne le temps de la représentation. C'est très agréable d'être recouvert d'argile, surtout en été lorsqu'il fait chaud. Être recouvert d'argile renforce aussi mon rapport à l'intériorité. C'est une expérience assez régressive, pas seulement au niveau de l'enfance mais au niveau originel. L'argile a été la première membrane des molécules et je me retrouve moi-même dans cette membrane qu'Olivier de Sagazan sculpte. C'est une expérience très intéressante parce qu'on ne peut pas la reproduire. Olivier ne sculpte jamais de la même manière sur mon corps. Je n'ai jamais le même poids d'argile sur moi, d'une représentation à l'autre. Je ne vais jamais avoir la même forme non plus.

C'est un très beau voyage de l'intérieur mais c'est très étonnant : c'est lourd, c'est humide et des branches me rentrent un peu partout dans le corps. Ça tient presque de la purification. Dans toutes les civilisations en Afrique, au Japon, en Europe ou encore en Grèce, l'argile est toujours liée à la vie, à la création et à la fécondité. Et, en réalité, leur première utilisation de la terre était la sculpture pour en faire un art religieux. Comme pour Olivier, le rapport à la terre est artistique. Il relève de la capacité à faire surgir la vie là où elle est encore archaïque. Pour moi, l'argile est une matière éminemment artistique et poétique en ce qu'elle est à la croisée de l'art et de la culture au sens de l'agriculture.

— Représentation de "Nos Coeurs en Terre" au Festival d'Avignon © Christophe Raynaud de Lage

Vous avez toujours joué seul sur scène. En quoi travailler avec Olivier de Sagazan a changé votre perception de la performance et votre rapport à la scène ?

DAVID WAHL

C'est une expérience nouvelle d'être avec quelqu'un sur scène. Ce qui est surtout nouveau, c'est de faire confiance à quelqu'un au point d'être pieds et poings liés lors du spectacle. Les cinq premières minutes passent et je ne vois plus la scène puisque je suis recouvert d'argile et de fleurs. Je n'ai plus que mes sensations de toucher et d'intériorité pour perceptions au moment où je perds celle de la vision, me coupant du plateau et des spectateurs. Dès lors, il faut que je sente mon partenaire et que je lui fasse confiance. Pour Olivier et moi, cette confiance s'est construite naturellement puisqu'on avait beaucoup de choses à partager et à se dire. Mais pour être bien à deux sur scène, il faut en réalité être trois. Je travaille avec Gaëlle Hausermann depuis toujours et, pour cette pièce, elle a été notre metteuse en scène. Elle a réussi à faire le lien entre l'art de conter une histoire et l'art de sculpter, ce qui a donné vie à une performance différente de celle que j'ai l'habitude de faire.

« Mes textes ne sont pas du tout militants. Je ne cherche pas à faire changer les gens ou leurs idées mais seulement à les émouvoir en leur faisant partager une découverte et un émerveillement. »

Si cette performance diffère des autres, « Nos cœurs en Terre » s'inscrit néanmoins dans la lignée de vos précédentes oeuvres...

DAVID WAHL

Nos cœurs en Terre me permet de questionner un sujet précis – la vie des pierres – et de le creuser comme je peux le faire dans d'autres pièces. D'un côté, je reste dans la continuité minérale d'*Histoires de fouilles*, où je m'étais intéressé à la géologie. D'autre part, mes textes commencent toujours avec un élément anodin – ici les cailloux –, comme c'est le cas aussi dans *Le Sale Discours* avec les notions de propreté et de saleté que tout le monde pense pouvoir définir, afin d'en tirer une histoire, des connaissances et une poésie, tout en s'amusant. Une autre des continuités qui s'établit avec *Nos cœurs en Terre* est le lien avec l'environnement. Bien que je ne parle pas de pollution, on touche à l'écologie et à notre rapport à la nature.

Par ailleurs, je tente de rendre leur dignité aux choses par l'émerveillement dans mes pièces. Je suis content que les cailloux me servent à bâtir une maison et qu'ils apportent une jolie décoration sur ma cheminée mais, au-delà de cette dimension utilitariste, ils font vraiment partie de l'existence. Il faut garder le souci des êtres sans qui nous ne serions rien. C'est ce que je cherche avec *Nos cœurs en Terre*. Néanmoins, mes textes ne sont pas du tout militants. Je ne cherche pas à faire changer les gens ou leurs idées mais seulement à les émouvoir en leur faisant partager une découverte et un émerveillement.

Quel rapport entretenez-vous avec le vivant et cette nature que vous racontez ?

DAVID WAHL

Je ne suis pas jardinier. Je ne sais pas cultiver. J'adore faire des randonnées tout seul dans la montagne mais je suis incapable de construire une cabane ou de survivre en pleine forêt. Donc, pour moi, la nature n'est pas un paradis perdu dans lequel nous pouvons jouer. Pour autant, je rêve de dire la nature. Bien que je ne sois pas un chasseur cueilleur, un agriculteur ou un pêcheur, je peux lire dans la nature et entrer en relation avec elle. C'est quelque chose d'extrêmement important pour moi. Par exemple, on peut lire l'âge d'un arbre dans son tronc. On peut lire les climats océaniques dans la coquille d'un coquillage. On peut lire une latitude et une longitude dans un végétal. C'est un langage extrêmement important et savoir lire la nature est quasiment une obsession pour moi.

Dans « Nos cœurs en terre », vous dîtes qu' « il faut creuser dans les mots. On y découvre l'humaine géologie. Et si on mélange les mots à la terre, alors il se passe des choses extraordinaires ». Est-ce à dire que vous avez trouvé dans le minéral la vitalité créatrice ?

DAVID WAHL

Déjà, je creuse dans les mots parce que je fais souvent de l'étymologie. C'est une géologie des mots avec différentes couches qui forme notre pensée. Pour ce qui est de l'extraordinaire, il peut résider dans les choses qu'on ne voit plus, comme les cailloux, le sale et le propre. C'est dans ces choses simples que j'ai déniché les plus intéressantes des histoires. J'ai découvert la vitalité créatrice notamment lorsque j'ai compris que la vie est sortie des roches et que ces dernières étaient d'abord utilisées à but artistique. Cette vitalité créatrice est d'autant plus poignante avec l'élément minéral qui paraît inerte mais qui est pourtant animé.

— Représentation de "Nos Coeurs en Terre" au Festival d'Avignon © Christophe Raynaud de Lage

Vous traitez souvent de sujets ou de personnes oubliés dans vos textes. Pourquoi ?

DAVID WAHL

Pour le plaisir de découvrir et de faire découvrir aux lecteurs ou aux spectateurs des gens comme Pierre Borel qui a souhaité montrer que la vie est partout dans l'univers et que l'univers est infini. Il est d'ailleurs l'un des premiers à regarder de l'hémoglobine au microscope. Bref, il a eu une vie incroyable et ça le rend attachant. Les personnes dont je parle dans mes pièces et causeries sont assez extravagantes pour que je puisse les rendre poétiques. Je recherche à chaque fois des personnages matriciels qui me permettent tout au long d'un récit de développer des histoires et des idées.

> « J'aime bien me définir en tant que raconteur, plus encore que conteur, parce que je rapporte aux enfants les questions que je me suis posé et les réponses que j'ai trouvées, sans pour autant les simplifier, les changer ou les inventer »

Vos créations sont par ailleurs très hybrides : elles allient performance, art du théâtre, causeries, émerveillement enfantin… Pourquoi un tel mélange ?

DAVID WAHL

Ce que je préfère au monde c'est de raconter des histoires. D'abord, j'adore qu'on m'en raconte. C'est un plaisir fou. C'est même une extase. Et lorsque je partage une histoire, je partage également un étonnement. Je n'ai aucune volonté de faire de la transmission de savoirs, de pédagogie ou de vulgarisation, n'étant pas un scientifique.

Par ailleurs, j'aime beaucoup m'adresser aux enfants. C'est étonnant le niveau d'exigence que j'ai pu rencontrer chez eux. Il ne faut pas les prendre pour des simples d'esprits. Surtout qu'ils ont un truc en plus, que beaucoup d'adultes ont perdu : ils n'ont pas peur de l'ignorance. Même lorsqu'ils ne comprennent pas une histoire, ils écoutent et engrangent quand même. C'est pour cela que j'aime bien me définir en tant que raconteur, plus encore que conteur, parce que je rapporte aux enfants les questions que je me suis posé et les réponses que j'ai trouvées, sans pour autant les simplifier, les changer ou les inventer.

Vous rappelez à la fin de « Nos cœurs en terre » que, pour Heidegger, la philosophie commence avec l'émerveillement. N'est-ce pas également l'émerveillement qui est la genèse de toutes vos créations ?

DAVID WAHL

L'émerveillement est la genèse de tout. L'émerveillement, ou l'étonnement, est une capacité de faire l'union avec ce que l'on regarde. L'étonnement est une démarche spirituelle. Il fait naître la question, la réflexion et le désir. Si on n'est pas étonné, il n'y pas de désir. Personnellement, j'ai besoin d'étonnement pour traiter un sujet. Un enfant, lui, apprend parce qu'il est étonné. Et ça il ne faut jamais le perdre. De l'étonnement naît le désir, le combat, la volonté de changer les choses et de les améliorer. La transition environnementale qu'appellent les philosophes environnementaux de leurs vœux ne se fera que par l'étonnement, par exemple. Si on n'arrive plus à étonner les gens et à les émerveiller, on n'aura aucune évolution possible là-dessus. Il n'y a que ça qui marchera. Ou la peur. Mais c'est beaucoup moins intéressant.

— Représentation de "Nos Coeurs en Terre" au Festival d'Avignon © Christophe Raynaud de Lage

Emilie Echaroux
- 8 juillet 2021

INFERNO-MAGAZINE.COM
PAYS : France
PAGES(S) : 2

▶ 7 juillet 2021

FESTIVAL D'AVIGNON : « VIVE LE SUJET », UNE BIEN BELLE SERIE 1

Image : De l'une à l'hôte, Violaine Schwartz, 2021 © Christophe Raynaud de Lage / Festival d'Avignon

75e FESTIVAL D'AVIGNON : DE l'UNE A L'HÔTE – Violaine Schwartz / NOS CŒURS EN TERRE – David Wahl – Vive le Sujet Série 1 – les 7, 8, 9, 11, 12, 13/07 au Jardin de la vierge du Lycée St Joseph

Il y a bien ce bouillon de onze heure mais qu'on donne au couché et qui occis et il y a celui du Jardin de la vierge qu'on prend au levé et qui revigore dans cette quasi-fraicheur matinale, surtout un lendemain de déluge à Avignon… La SACD et le Festival nous offrent cette année encore une toute nouvelle livraison de duos baroques, de moments de poésie sans nul autre pareil…

LA DISPARITION DE L'HOSPITALITE

Comme les grandes marques de voitures, la série 1 de cette édition 2021 qui fête « le sujet » à Avignon, débute par « De l'une à l'hôte », une variation très fine de la comédienne et autrice Violaine Schwartz, accompagnée de Victoria Belén, circacienne venant d'argentine, à la souplesse déconcertante… Les deux artistes nous mènent tout droit vers le pied de la lettre… à savoir : le sujet et sa nature, ce qui le fait vivre en 2021… Assise sur une simple chaise, Violaine Schwartz, enlacée par Victoria Belén, au point de douter de quel pied et de quelle main elles sont faites chacune, commence son exposé : d'où vient le mot vive… du latin « vivere »… qui a donné hospitalité… tout ceci est dit sans ostentation, avec malice ce qui rend la leçon délectable… Parti du sujet, on en arrive à « qui accueille qui ? » et à Derrida avec son « hostipitalité », notion qui nous fait repasser par cette chaise « cathedra »… c'est grisant… Entre, on assiste à ce questionnaire qui exclut les étrangers parce qu'ils ne savent pas répondre à des questions si simples du genre : « les poules auront des dents », en auront-elles un jour ou jamais… On rit de honte… Les deux femmes finissent par partager, offrir, donner… bref, faire preuve d'humanité… On les croit et on devrait suivre leur exemple.

DIEU QUE C'EST BEAU LES CAILLOUX !

« Nos cœurs en terre » rassemble ensuite l'auteur David Wahl et le peintre-sculpteur Olivier de Sagazan qui eux parlent de la ville de Castres, la patrie de Jean Jaurès – on l'avait oublié ! – mais surtout celle du chercheur – tout aussi oublié ! – Pierre Borel… Tout aussi oublié, mais à tort car le penseur avait quelques idées qu'on retrouve sur nos pas, à savoir que dès 1657, il affirmait la pluralité du monde ! Il inventa même une caravelle volante pour visiter les extraterrestres, dont il était persuadé qu'ils existaient… La théorie exposée par David Wahl est que, sans nier que nous descendons peut-être de singes ou de poissons, notre ancêtre serait la roche elle-même… la terre. L'argile serait notre mère nourricière… Dans cet exposé le plus remarquable, le plus émouvant, le plus fascinant est la performance de Olivier de Sagazan qui recouvre tout ce qui bouge et parle – en l'occurrence David Whal et lui-même – d'argile, de boue, de terre, de fleurs, d'herbes, de pétales et est-ce la proximité de Maguy Marin de retour au Festival d'Avignon, on pense à ses personnages beckettiens de *May Be*… Ces émouvantes statues vivantes du Jardin de la vierge, inspirées sans doute du Congo natal d'Olivier de Sagazan…

On finit donc en apothéose cette immersion de onze heure et le lien entre les deux propositions – faites pourtant séparément – apparaît… L'humanité, l'hospitalité, la croyance dans un autre, dans l'autre, dans les autres… Se partager un bout de chaise, se mettre en lien avec les éléments, voici la leçon de cette bien belle série 1.

Auteur: Emmanuel Serafini

Source : https://inferno-magazine.com/2021/07/07/festival-davignon-vive-le-sujet-une-bien-belle-serie-1/